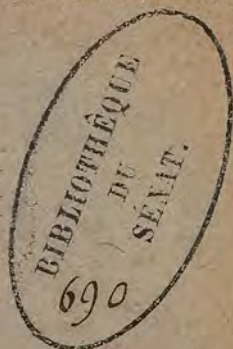


THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



THE

REVOLUTIONNAIRE



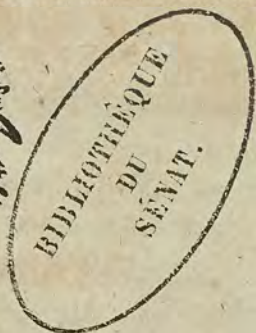
LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



LES DÉCEMVIRS.
DRAME HÉROIQUE,
EN CINQ ACTES.

PAR SANCHAMAU.



A PARIS,
Chez l'Auteur, rue Jacques, N°. 627, vis-
à-vis le Collège de l'Égalité.

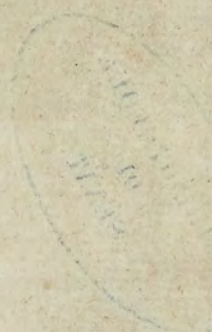
AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

LES JOURNAUX

DE LA VILLE DE PARIS

LE 10 JANVIER 1871

PARIS



LE 10 JANVIER 1871

PARIS

AUX M^ANES
DES
INNOCENTES VICTIMES
DES MODERNES DÉCEMVIRS.

L'HORIZON de la France est un peu moins sombre; la philosophie sociale s'efforce de déchirer le crêpe funèbre dont le farouche vandalisme a long-tems couvert le génie des arts; et la terreur, sœur des *Euménides*, ne fait plus retentir nos cités de ses cris sinistres; il est permis enfin à l'être pensant et sensible, d'arroser de pleurs et d'orner de rameaux de cyprès les tombeaux des hommes célèbres que les modernes Décemvirs ont sacrifiés à leurs passions désordonnées. Mânes des victimes innocentes de ces atroces gouvernans, recevez l'expres-

sion sincère du vif intérêt que vous m'avez inspiré.

Tu te présentes d'abord à mon souvenir, étonnant VERGNIAUD, homme franc et candide, dont l'éloquence foudroyante ne cédait en rien aux talens oratoires de *Démosthène* et de *Périclès*.

Savant CONDORCET les amis des sciences et de la vertu n'oublieront jamais que dans le tems même de ta proscription, tu cultivais paisiblement, dans l'azile de l'amitié, les champs de la littérature et de la philosophie, et que le seul acte de vengeance que tu méditais contre tes ennemis, était de faire naître le bonheur dans la société qu'ils désolaient par leurs principes anarchiques.

Austere ROLLAND, ta passion dominante était, j'aime à le croire, l'amour de la gloire, le desir de l'estime des gens de bien : tu avais des intentions louables ; mais tu n'as pas observé avec assez de perspicacité la phalange menaçante des désorganiseurs ; tu n'as pas su analyser leur affreux caractère ; tu leur as donné le tems de miner le terrain sur lequel tu t'amusais à rédiger des procla-

mations morales; et tu as péri victime de ton inaptitude en administration (1).

Femme ROLLAND, la sérénité constante que tu as fait paraître au milieu des ouragans de l'infortune, était digne des grands hommes dont tu admirais les actions, dans les écrits du bon *Plutarque*.

CAMILLE DESMOULINS, le courage avec lequel tu as brûlé de l'encens sur l'autel de la Clémence, dans un tems où les haines dégoutantes de sang, avaient aboli le culte de cette Déesse, est digne du plus grand éloge; et c'est avec beaucoup de peine que mon souvenir s'arrête sur les erreurs qui ont échappé à ton effervescente jeunesse durant les premières scènes du drame révolutionnaire.

Infortuné BAILLY, dont l'existence était si

(1) Lorsque des hommes éclairés parlaient à *Rolland* des progrès alarmans du parti anarchiste, et l'invitaient à prendre les mesures nécessaires : « Laissez faire, répondait-il, la masse du peuple est bonne; les principes triomphent d'eux-mêmes ».

Cette insouciance philosophique a été bien funeste à la France !...

paisible, lorsque tu ne voyageais sur les ailes de la pensée que dans les vastes contrées de l'espace, et que tes hommages ne s'adressaient qu'à la sublime *Uranie*, tu as payé bien cher l'honneur de l'écharpe tricolore : une tourbe délirante t'a fait boire le calice de la douleur jusqu'à la lie ; mais j'ose le dire, tu n'étais pas un être malfaisant ; tu es mort comme *Phocion*, et tu n'étais pas étranger à ses vertus.

On doit aussi graver ton nom sur le char de la Renommée, honnête *MALHESERBES*, condamné par les suppôts des *furies*, pour avoir été le défenseur officieux d'un homme dont le plus grand tort, peut-être, était d'exercer un métier pour lequel il n'était nullement propre (2).

Les amis des arts te regretteront longtemps, savant *LAVOISIER*, qui ne demandais aux proscripteurs que trois jours d'existence,

(2) *Louis XVI* n'entendait aucunement le métier de Roi. Si, à la place de *Louis XVI*, le célèbre *Frédéric* ou *Joseph II*, avaient tenu le sceptre de la Monarchie Française, croyez-vous qu'ils auraient eu le sort du dernier Roi des Français ?....

pour avoir le tems de terminer des expériences chimiques, qui t'annonçaient un résultat utile à ton pays (3). Ton sort rappelle celui du Romain *Quintus Aurelius*, qui, sous la dictature de *Sylla*, apercevant son nom sur la liste des proscrits, s'écria : *c'est ma maison d'Albe qui me fait mourir.*

Intéressante CÉCILE RENAUD, toi dont l'amabilité aurait fait le bonheur d'un honnête patriote, la véritable cause de ton dévouement n'est pas facile à dévoiler ; mais tout français admire la hardiesse du reproche que tu as adressé au chef des Décemvirs, lors même qu'il se trouvait à l'apogée de sa puissance.

Jeune Ducos doué d'un talent précocé, et qui n'as paru qu'un moment sur l'horizon du monde politique, comme un léger météore dans l'athmosphère ; THOURET homme d'un mérite rare et d'une profonde dialectique ; PHÉLIPPEAUX, qui as été sacrifié pour avoir eu le courage de signaler les hommes

(3) Le lecteur se souvient, sans doute, de cette réponse du Président des juges assassins : *La France n'a plus besoin de Chimistes.*

perfides qui se fesaient un jeu d'entretenir le feu de la guerre civile dans la *Vendée*, et qui as bravé le crime, paré du plumet de juge, et lançant sur ses victimes des sarcasmes et des arrêts de mort ; et vous tous hommes intéressans , sous le double rapport des talens et des vertus, qui avez été immolés par les compagnons des *Furies*, et que les bornes de cet écrit ne me permettent pas de nommer ; les bons français se font un devoir de parer de guirlandes vos tombeaux. Puisse la douce consolation entrer dans le sein de vos familles.

Je crois vous voir dans les Champs-Élisées conversant ensemble sur les destinées de la République ; je crois entendre CONDORCET, adressant ces mots à *l'Aréopage* français.

» Que faites vous, mes anciens Collègues ?
 » Hatez-vous d'entrer dans le port. Ne
 » voyez-vous pas que le vaisseau de la Ré-
 » publique fait eau de toutes parts ? Que des
 » moyens efficaces de police publique com-
 » priment les haines séditiieuses dans vos
 » cités. Que l'harmonie sociale, semblable à

» la divine Astrée, paraisse enfin sur votre
» territoire.

» La paix est nécessaire à l'Europe : faites
» tout ce qui est raisonnablement en votre
» pouvoir, pour jouir de ses bienfaits
» réparateurs. Il ne suffit pas que vos
» institutions soient sanctionnées par la
» froide raison ; il faut qu'elles captivent le
» sentiment.

» Les Législateurs célèbres de l'anti-
» quité, pour rendre leurs institutions plus
» durables, en les étayant du respect public,
» se disaient inspirés des Dieux. *Licurgue*
» recevait ses décrets de l'Oracle de *Delphes*,
» *Numa* de la Nimphe *Égérie*. Pour vous,
» mes anciens Collègues, la Divinité qui doit
» vous concilier le respect dans vos travaux,
» c'est la sagesse dans les délibérations. Votre
» code est beaucoup trop volumineux :
» souvenez-vous que le grand nombre et
» l'incohérence des loix, sont le signe in-
» faillible de la faiblesse d'un gouverne-
» ment. »

Tel est le discours que je crois entendre
de la bouche de CONDORCET, au milieu

des ombres des victimes des modernes Décemvirs.

Mânes illustres, c'est à vous que je dédie le tableau dramatique des Décemvirs de *Rome*. Ces anciens tyrans ont un grand nombre de traits de ressemblance avec vos proscripteurs. Comme eux, les Décemvirs de Rome établirent un gouvernement provisoire, et se couvrirent du masque populaire, pour arriver plus sûrement à la puissance illimitée. Puisse le souvenir de vos malheurs, et le tableau que je présente, contribuer à l'affermissement des vertus sociales, et inspirer aux peuples la prudence qu'il est nécessaire d'employer dans la répartition des pouvoirs!

OBSERVATIONS

PRÉLIMINAIRES.

Pourquoi ne faites-vous pas jouer vos Décemvirs, me disent plusieurs personnes ? J'observe à ce sujet que cette pièce a été présentée à une célèbre Tragédienne, qui m'a dit, après l'avoir lue, qu'on s'empres- serait de la jouer, dès qu'elle serait en vers. Comme j'ai la conviction que lorsqu'un ou- vrage a été conçu en prose, on le détériore en le mettant en vers ; comme ma manière d'être ne me porte nullement à chercher à vaincre la difficulté que l'on m'a opposée, j'ai fait imprimer cette pièce, me souciant fort peu de l'honneur de la représentation.

Cette production, au reste, si l'on ex- cepte le fonds du sujet puisé dans l'histoire, n'a rien de commun avec les ouvrages dra- matiques, relatifs à la chute des Décemvirs, qui ont paru jusqu'ici. Mes vœux seront remplis, si cette production, en fécondant le domaine de la morale publique, échauffe le cœur de l'amant de la liberté, et fait ver- ser une larme à la beauté sensible.

A C T E U R S.

VIRGINIUS, citoyen Romain.

VIRGINIE, fille de Virginius.

ICILIUS, ancien Tribun du peuple, amant
de Virginie.

APIUS, chef du collège Décemviral.

NUMITOR, oncle de Virginie.

CLAUDIUS, client d'Apus.

Les Décemvirs.

Un Courtisan d'Apus.

Licteurs.

Citoyens Romains.

La scène se passe à Rome.

LES DÉCEMVIRS,
DRAME HÉROIQUE,
EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

*(Le Théâtre représente le vestibule du palais
d'Apus, où l'on voit la statue de Tarquin
le superbe.)*

SCÈNE PREMIÈRE.

ICILIUS *seul.*

C'EST donc ici que respire le despotisme.
C'est ici la demeure du féroce Apus. Ici tous
les objets affligent mes regards. L'indignation
agite tous mes sens ; le desir de la vengeance
s'allume dans mon ame ; et tout ce qui m'en-
vironne m'inspire de l'horreur. C'est en ces
lieux qu'on a formé le complot d'enchaîner la
liberté publique ; c'est en ces lieux qu'on a
conçu le noir projet de rendre Rome esclave.
O patrie ! qu'est devenue ta gloire , ta splen-
deur ! Dans quel état d'abjection je te vois

descendue ! Rome autrefois la Reine des cités ,
 toi qui élevais un front si radieux , te voilà
 maintenant dans la poussière... Et toi , Icilius ,
 qui fus honoré du titre de Tribun , toi qui fus
 l'orateur du premier peuple du monde , quel
 rang occupes - tu maintenant dans Rome ?
 quel est ton rôle sur ce théâtre ? ... Non....
 je ne saurais rester long - tems dans cet état
 d'inertie. Mon ambition murmure ; et la pa-
 trie me reproche ma langueur. Liberté , au-
 guste liberté , divinité des ames fortes , je ne
 saurais renoncer à ton culte : je ne cesserai
 jamais d'encenser tes autels ; et tu seras tou-
 jours ma plus chère Déesse. Je fais en ce mo-
 ment le serment solennel d'employer tous mes
 moyens pour délivrer mes frères du joug de la
 servitude... Virginie , sensible Virginie , toi
 aussi tu serais la victime du pouvoir tyran-
 nique ! Quoi , le crime séducteur a osé porter
 sur tes chastes attraits ses regards téméraires !..
 Déesse de l'innocence , une fleur si précieuse
 doit-elle jamais être flétrie par le souffle des
 passions désordonnées ? Non , belle Virginie ,
 ton ame sera toujours pure comme l'azur des
 cieux ; tu conserveras ta vertu ; tu resteras
 sous la sauve - garde de ton père et de ton
 amant...

SCÈNE II.

NUMITOR, ICILIUS.

NUMITOR.

JE suis charmé de te rencontrer, Icilius, j'ai entendu parler de ton affaire avec le tyran Apius. J'ai su que tu étais venu ici : j'ai craint ton imprudence dans ce palais du despotisme ; et je me suis empressé de venir sur tes pas. Le lâche Claudius voulait donc enlever la jeune Virginie?....

ICILIUS.

Oui, cher Numitor : au moment où Virginie se rendait hier avec sa gouvernante chez un de ses parens, Claudius a eu l'audace de la réclamer, comme sa propriété, en protestant qu'elle était une de ses esclaves : il voulait que Virginie fût remise entre ses mains, jusqu'au tems où Virginius, son père, serait de retour de l'armée. Aussi-tôt des cris d'indignation se sont élevés parmi les spectateurs. Claudius a dit alors qu'il ne voulait pas employer la force, mais les voies de la justice. Virginie et lui ont

comparu devant le tribunal d'Apïus. Celui-ci a eu l'injustice d'approuver les prétentions de Claudius; et déjà l'on emmenait la tremblante Virginie vers la maison de cet agent du Décemvir. Heureusement j'ai paru sur la place publique : mes discours ont fait impression sur les spectateurs; et j'ai ramené Virginie dans la maison de son père, aux acclamations d'un peuple immense. Le jugement définitif sera probablement prononcé demain matin. Virginius sera de retour de l'armée; et nous parviendrons à faire échouer les desseins de ces lâches suborneurs.

N U M I T O R.

Tu soupçonnes, sans doute, un odieux projet concerté entre Apïus et son infâme client.

I C I L I U S.

J'ai raison de le présumer. Apïus, je crois, a conçu de la passion pour Virginie; et le courtisan Claudius se proposait de la faire passer dans les bras du Décemvir, par le moyen de l'odieux mensonge dont je viens de parler : mais j'espère qu'ils seront frustrés dans leur attente : le ciel veillera sur la vertu; et j'emploierai tous les moyens possibles pour garantir
l'aimable

l'aimable Virginie des funestes entreprises de la séduction et du pouvoir arbitraire.

NUMITOR.

Cette tendre sollicitude est digne de ton cœur sensible.

ICILIUS.

Pourrait-on en être surpris ? Je ne vois, je n'entends que Virginie ; je ne respire que pour Virginie. Son image est pour toujours gravée dans mon cœur. Son ingénuité, sa candeur, sa vertu sublime, feront constamment le charme de mes jours....

NUMITOR.

Voici le Décemvir Apius.

SCÈNE III.

APIUS, ICILIUS, NUMITOR,
Licteurs.

ICILIUS.

Je venais, Apius, vous faire quelques observations sur les réclamations de Claudius,

B

au sujet de Virginie, et sur la scène scandaleuse occasionnée par des prétentions aussi injustes....

A P I U S, *avec hauteur.*

Des affaires d'une plus grande importance doivent m'occuper en ce moment; et je n'ai pas le loisir de vous entendre.

I C I L I U S, *avec fierté.*

Cependant, quand on s'arroe le pouvoir suprême, on devrait en remplir les devoirs; et aux yeux de l'homme juste, le plus sacré de ces devoirs est d'accorder une protection efficace et prompte à l'innocence qui la réclame.

A P I U S.

Je reconnais toujours en vous le ton d'un sédition. Icilius, le règne des Tribuns du peuple est passé. Vous devriez respecter un peu plus l'autorité qui m'a été confiée. Je pourrais vous faire repentir de votre imprudence; mais je veux n'écouter en ce moment que les conseils de la générosité.... Jeune homme, il serait dangereux pour vous d'exciter encore par votre présence mon indignation.

NUMITOR, *d'un ton ironique.*

Nous laissons le Décemvir Apius à ses occupations importantes et à ses travaux patriotiques.

SCÈNE IV.

APIUS, UN COURTISAN.

APIUS, *après avoir fait signe aux Licteurs de s'éloigner.*

En bien ! Servius, les affaires réussissent-elles selon nos vues ?... Tu as sans doute fidèlement exécuté mes ordres.... Montre moi ton journal de cette semaine.

LE COURTISAN.

Le voici, Seigneur : il y a dans le peuple une fermentation sourde ; mais j'ai soigneusement distribué nos délateurs ; et vous serez instruit de tout ce qui se passe, sur-tout des démarches du turbulent Icilius.

APIUS.

C'est à merveille : fais-moi la lecture de ton journal.

B 2

LE COURTISAN.

Publius-Messala, frappé de verges pour avoir réclamé une somme de vingt talens que lui devait un Patricien protégé des Décemvirs.

Manilius, envoyé en exil à *Samos*, pour avoir fait dans un Poème l'éloge de la Liberté.

Lucius-Laelius, précipité de la Roche Tarpeïenne, pour avoir lâché un sarcasme contre votre courtisanne *Scindia*.

A P I U S.

Tout cela est fort bien : tu entres parfaitement dans notre système. Continue.

LE COURTISAN.

La maison avec la famille d'*Emilien* réduite en cendres, parce qu'on y avait improuvé la conduite des Décemvirs.

La langue arrachée au Philosophe *Ariste*, parce qu'il enseignait une doctrine propre à inspirer l'horreur du despotisme.

Un Chevalier Romain condamné aux bêtes féroces, parce qu'il avait accusé d'hypocrisie votre ami *Philon*, Grand-Prêtre de Cérès. . . .

A P I U S.

Cela suffit. Nous continuerons cette lecture une autre fois. Je suis très-satisfait de ton zèle...

S C È N E V.

A P I U S , C L A U D I U S.

C L A U D I U S.

Vous aurez bientôt, Seigneur, si vous le desirez, Virginie en votre puissance. Cette jeune Beauté va incessamment paraître en ces lieux. On vient de lui remettre l'ordre qui lui enjoint de venir en particulier répondre aux questions qui lui seront faites devant vous, relativement à ma réclamation.... Nos moyens sont infailibles. Vous voyez, Seigneur, que nous avons le soin de couvrir nos opérations du voile de la justice.

A P I U S.

Tu entres précisément dans mes vues, Claudius. Tu as bien fait de prendre cette marche. Je verrai cette jeune fille avec un plaisir infini. Je suis réellement épris de ses

charmes. Avant de me décider à porter contre elle un jugement public : avant de la déclarer esclave, je veux choisir une autre voie, pour en faire ma courtisane favorite. Je veux séduire son imagination par l'appas des richesses et des honneurs : Je descendrai même jusqu'au langage de l'amour. Je l'apperçois ; elle s'avance vers nous.

SCÈNE VI.

APIUS, VIRGINIE, la Gouvernante
de VIRGINIE.

APIUS.

Il est nécessaire que je vous parle sans témoins.

(*Apius regarde la Gouvernante ; et celle-ci se retire.*)

Dissipez vos craintes, jeune Virginie : vous n'êtes pas ici au pouvoir d'un ennemi farouche. Vous voyez devant vous un homme qui serait au désespoir, s'il vous causait un moment d'inquiétude. Je m'intéresse particulièrement à votre bonheur. . . .

Vous coulez peut-être des jours de tristesse et d'ennui dans votre profonde solitude. La

maison d'un père n'est pas ordinairement le riant asyle des plaisirs. . . . Votre cœur ne s'est-il jamais ouvert aux douces impressions de l'amour et de la volupté ? Aimable Virginie, vous pourriez parcourir en ces lieux un cercle enchanteur de nouvelles jouissances. Vous n'avez qu'à dire un mot ; je puis vous associer à mon rang suprême : vous règnerez en ces lieux ; vous serez souveraine. Rien ne manquera désormais à votre gloire , à votre félicité. Les honneurs , les plaisirs suivront par-tout vos traces. . . . Charmante Virginie , je vais vous dévoiler tous mes sentimens : il est juste d'employer avec vous la franchise et la candeur qui règnent dans votre ame. . . . Je n'ai pu voir , sans émotion , les charmes qui vous embellissent : vos regards ont allumé dans mon cœur la flamme la plus pure. . . . Virginie , seriez-vous insensible à mon amour ? . . . Restez dans ces lieux ; vous y serez heureuse. . . .

(*VIRGINIE porte sur le Dècenvir un regard de fierté.*)

(*à part.*)

Ce regard me déconcerte. . . . Il n'est pas d'un bon augure ; mais il ne faut pas se rebuter.

(haut.)

Faites attention au sort affreux qui va vous poursuivre, si vous méprisez mes conseils. Vous le savez; Claudius prétend que vous êtes née d'une de ses esclaves: il assure que vous lui appartenez; il doit donner des preuves de ce qu'il avance. Comme ami de la justice et de la vérité, je ne pourrai m'empêcher de décider en sa faveur. Virginie, la charmante Virginie serait-elle au rang des esclaves?... Non: vous ne serez pas réduite à cet état d'abjection. Vous préférerez, sans doute, de passer vos jours dans ces lieux enchanteurs.... Virginie, quel est votre sentiment?

VIRGINIE.

Votre discours, Apius, a de quoi me surprendre: il excite même toute mon indignation. Sachez que je n'aurai jamais une pensée contraire aux sages principes de Virginus; et je préférerais mille fois la mort à la perte de l'honneur. Souvenez-vous, Apius, que j'ai l'ame trop fière pour unir ma destinée à celle de l'oppresseur de ma patrie.

APIUS.

Je ne m'attendais pas, jeune Virginie, à tant

de sévérité de votre part. Je n'ai pas le caractère assez flexible pour employer encore envers vous des paroles de tendresse : je vais donc vous abandonner à votre malheureux sort. Vous serez l'esclave de Claudius ; vous n'aurez pour partage que la misère et le mépris. Belle Virginie , réfléchissez sur une destinée aussi affreuse : ne soyez pas l'ennemie de vous-même : ne repoussez point la fortune qui vous sourit en ce moment. Dans la condition servile, votre beauté serait enveloppée d'un nuage. C'est dans un rang éminent que vos attraits pourront briller d'une manière avantageuse.

VIRGINIE.

Vous venez de m'offrir la perspective du malheur et de la servitude : elle m'inspire beaucoup d'horreur ; mais le vice et l'infamie m'en inspirent plus encore. Le ciel est témoin de mon innocence, et j'espère qu'il me délivrera des pièges de la perfidie. Apais, lorsque vous m'avez fait annoncer que vous aviez des choses de la plus grande importance à me communiquer, je ne pensais pas que vous n'aviez pour objet que des propositions injurieuses.

A P I U S.

Vous serez donc toujours insensible à mon amour?... Au nom du bonheur de Virginie, et de tout ce qui lui est cher, ne repoussez pas un cœur qui vous adore.... Souffrez, belle Virginie....

(Il veut lui baiser la main : Virginie s'éloigne, Apius la suit d'un air empressé.)

S C È N E V I I.

VIRGINIUS, APIUS, VIRGINIE.

A P I U S, à part, d'un air ému et embarrassé.

VIRGINIUS en ces lieux!... Je ne m'attendais pas....

VIRGINIUS, à part.

Que vois-je?... Serait-il possible.... Non.... Je ne puis douter de la vertu de ma fille.

(haut.)

Vous avez fait annoncer, Apius, que votre palais était accessible à tous les Citoyens qui réclamaient votre justice; j'ai donc lieu de

croire que ma présence loin de vous paraître importune. . . .

A P I U S.

Moi, je vous croyais sous les drapeaux du Général Décemvir.

V I R G I N I U S.

Je les ai quittés pour quelques jours, avec le consentement de mes Officiers supérieurs. La nouvelle la plus allarmante pour le cœur d'un père, a précipité mon retour à Rome; dès mon arrivée, on m'a parlé de l'ordre qu'à reçu Virginie de paraître en ces lieux. Surpris avec raison de cet acte d'autorité, je venais savoir...

A P I U S.

Vous ne devez pas douter de la pureté de mes intentions. On a dû vous annoncer que Virginie a été appelée auprès de moi pour répondre à certaines questions relatives à la demande de Claudius.

V I R G I N I E, *à part.*

Avec quelle hardiesse il ment à sa conscience!

VIRGINIUS.

J'attends de votre justice que, par une sentence décisive, vous délivrerez bientôt Virginius de l'anxiété cruelle où il se trouve, et que vous n'aurez aucun égard aux réclamations absurdes de mon adversaire.

APIUS.

Rien ne me démontre l'absurdité des réclamations de Claudius. Au reste, cette affaire n'est nullement urgente, et je ne dois rien préjuger. Je pourrai m'occuper de cet objet quand il en sera tems.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

VIRGINIUS, VIRGINIE.

VIRGINIUS, *après avoir réfléchi un instant.*

CETTE affaire n'est nullement urgente. . . .
Oh ! sans doute. . . . Les affaires susceptibles d'intéresser l'humanité, la raison, sont indifférentes pour les tyrans. . . .

(à Virginie.)

J'ai appris au camp la scène qui se passa hier entre Claudius et toi ; et je me suis empressé de venir vers ma chère Virginie.

VIRGINIE , *avec l'expression d'une ame pénétrée de tristesse.*

Mon père , votre présence ne me fut jamais plus nécessaire que dans la situation où je me trouve. . . . Serait-il possible ? . . . Serais-je destinée à gémir sous l'autorité d'un maître tel que Claudius ? N'aurai-je désormais pour perspective que l'esclavage ? . . . et cet odieux Décemvir. . . . Sa puissance est bien redoutable. . . . O mon père , de quel sort je suis menacée ! . . .

(Elle appuie sa tête sur le bras de son père.)

VIRGINIUS.

Les Dieux protecteurs de la justice connaissent les principes que j'ai gravés dans ton ame : ils savent que ma fille est pure comme la lumière du ciel. . . . Ces Dieux récompenseront ta vertu. Tu ne tomberas point, je l'espère , dans les pièges des méchants. . . . Ne t'afflige point , Virginie : tant qu'il me restera un souffle de vie , tu jouiras des charmes de la

liberté. Eloigne de ton imagination les idées sombres qui l'obsèdent : dans les violentes crises , il faut déployer son énergie, et ne pas tomber dans le découragement.... Icilius vient à nous.... Plusieurs de nos amis sont assemblés près de ce Palais. Je vais les amener ici : ils réclameront avec ton père une prompte justice ; et le Décemvir se verra obligé de prononcer, le plutôt possible , un jugement conforme à l'équité.... Virginie, tu ne resteras pas long-tems dans cette pénible incertitude.

SCÈNE IX.

ICILIUS, VIRGINIUS,
VIRGINIE.

VIRGINIUS.

Vous venez à propos, Icilius : je suis charmé de vous voir.... Mais il faut que je vous quitte pour un instant : je reviendrai incessamment vers vous, Icilius : je laisse Virginie sous la garde de l'amour et de l'honneur.

SCÈNE X.

ICILIUS, VIRGINIE.

VIRGINIE.

Je dois vous témoigner combien je suis sensible à vos procédés généreux, ô Icilius : c'est à vous que je suis redevable de la conservation de ma liberté. Sans vous je me voyais livrée au pouvoir d'un vil Satellite du Tyran de Rome. Vous venez d'acquérir, Icilius, de nouveaux droits à ma reconnaissance.

ICILIUS.

Belle Virginie, vous ne me devez aucune reconnaissance : il était de mon devoir de défendre vos droits, lorsque vous étiez sur le point d'être livrée à des mains profanes et serviles. Puisque je puis aspirer au bonheur d'unir mon sort à celui de Virginie, ne dois-je pas m'occuper de sa félicité ? Ne dois-je pas être son défenseur ? Mes intérêts ne sont-ils pas les mêmes que ceux de l'objet que j'adore ? ... Délices de mon ame, vertueuse Virginie, vous

me verrez toujours empressé à vous prouver ma fidélité. C'est vous , Beauté céleste , qui avez acquis des droits à ma reconnaissance. Vos conseils ont souvent allumé dans mon cœur le feu sacré de l'émulation et du patriotisme ; et lorsque j'étais assiégé par des passions dangereuses , vos regards venaient épurer mon âme. Si les actions héroïques excitent constamment mon admiration , si j'aime la liberté jusqu'à l'enthousiasme , c'est à la Beauté vertueuse que j'en suis redevable.

Charme de mes jours , sensible Virginie , votre estime , votre amitié sont nécessaires à mon existence ; et le moment où nous serons unis par les nœuds de l'hymen , sera pour moi l'époque de la félicité suprême.

VIRGINIE.

Le bonheur , Icilius , n'est pas aussi près que vous le pensez peut-être : une secrète inquiétude me tourmente : un noir pressentiment porte l'effroi dans mon âme. . . . Je ne sais d'où provient le trouble intérieur qui m'agite ; mais je n'ai jamais éprouvé un pareil sentiment. . . . Icilius , je crains bien que nous soyons menacés de quelque malheur.

ICILIUS.

I C I L I U S.

Je voudrais par des paroles consolantes faire naître la joie dans ton ame ; mais le sentiment de tristesse que Virginie éprouve a passé dans mon cœur. Eh ! comment pourrais-je éviter cette impression langoureuse ! N'est-ce pas ton ame qui me donne la vie ? N'est-ce pas le même souffle qui anime Virginie et son amant ?

(Apius paraît au fond du théâtre , et observe les deux amans avec des gestes de mécontentement et de jalousie.)

Virginie, Virginie ! ... détourne un moment tes regards ; ils pénètrent , ils embrasent tous mes sens... Une émotion si pénible ne se fit jamais sentir à mon cœur.

(Virginie est penchée sur le bras d'Icilius ; ils restent un instant dans cette attitude , sans apercevoir Apius , et sans proférer une parole.)

Mais Virginius ne reparait point. . . Une inquiétude secrète. . . Crois-moi , Virginie , ne restons pas plus long-tems en ces lieux. . .

(Ils font quelques pas pour se retirer.)

SCÈNE XI.

APIUS, ICILIUS, VIRGINIE,
CLAUDIUS, Licteurs.

APIUS, à part.

QUELS flots d'amertume l'amour vient de verser dans mon ame !... Cet audacieux jeune homme jouira des faveurs de Virginie ! Non... L'occasion est favorable ; je dois en profiter. Si Virginie revient chez son père ;... peut-être m'échappera-t-elle pour toujours. Pourquoi n'userais-je point de ma pleine puissance ?...

(Haut.)

ICILIUS, un moment. . . J'avais permis à Claudius d'emmener provisoirement Virginie chez lui, jusqu'au jugement définitif qui doit bientôt se prononcer. L'opiniâtreté fougueuse d'ICILIUS a mis obstacle à l'exécution de ce décret ; mais il faut que la loi soit respectée. Licteurs, conduisez Virginie dans la maison de Claudius :

(Les Licteurs se disposent à s'emparer de Virginie.)

ICILIUS.

Je reconnais à ces traits le Décemvir Apius.

Virginie a été mise sous ma garde ; et je la défendrai jusqu'au dernier soupir.

(Icilius tire son sabre : les gardes s'arrêtent un moment.)

Licteurs , n'allez pas vous souiller d'un crime : respectez l'innocence timide , et qu'on veut couvrir d'opprobre ; je déclare que le premier qui exécutera l'ordre inique que l'on vient de donner , sera puni par la mort de sa servile complaisance. Ce fer ira percer son cœur infâme.

A P I U S.

Licteurs , faites votre devoir.

(Les gardes s'emparent de Virginie ; Icilius fonde sur un de ces satellites , et le renverse d'un coup de sabre.)

I C I L I U S.

Voilà le sort réservé aux vils agens de la tyrannie.

(Icilius fait un mouvement pour s'avancer vers Apius qui pâlit à cette vue.)

A P I U S.

Qu'on s'empare de la personne d'Icilius.

(Plusieurs licteurs environnent Icilius : ils l'emmenent ainsi que Virginie.)

C 2

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

A P I U S, les Décemvirs.

A P I U S.

(Apart, d'un air rêveur.)

OUI.... C'est le parti qu'il faut prendre.... Tous ces coups d'autorité, tous ces actes violens, sur-tout l'enlèvement de Virginie vont peut-être aigrir le peuple.... Il est donc nécessaire de consolider notre système, et réunir toutes nos forces.

(Haut.)

C'est ici, mes collègues, que nous devons délibérer : un calme profond nous environne ; et j'ai fait placer des gardes à toutes les avenues de ces portiques. Vous voyez devant vous l'image de ce Tarquin qui eut le courage et l'adresse de s'emparer du gouvernement, et qui fit trembler Rome sous ses loix. Que sa vue vous inspire de l'énergie. Dix hommes ne peuvent-ils pas exécuter ce qu'un

seul a osé faire? . . . Nous n'avons pas à craindre les importuns. L'heure est favorable, et nous pouvons nous expliquer sans inquiétude. Occupons-nous donc du projet important que nous avons en vue... Nous l'avons dompté, ce peuple; nous l'avons enchainé, ce tigre dangereux... Mais quels sont les meilleurs moyens de conserver notre supériorité? . . . Quelle est la voie la plus sûre pour retenir la multitude dans notre dépendance?

CORNÉLIUS.

Il ne faut pas manquer d'attacher un certain nombre de Patriciens à nos intérêts; c'est en les comblant de graces, de faveurs que nous leur ferons desirer la conservation du gouvernement que nous venons d'établir. C'est par eux que nous parviendrons à tenir dans l'asservissement cette plèbe méprisable; et dans la suite nous détruirons les prétentions ambitieuses des patriciens par l'impulsion que nous donnerons au peuple.

FABIUS.

Les Romains conservent encore une énergie qui pourrait nous devenir funeste. Je sais assez bien observer les hommes; et j'ai aperçu des

signes d'une effervescence qui m'annonce le desir de prendre une autre position. Il faut donner le change à l'inquiétude du peuple ; il faut l'affaiblir, l'énervier par les plaisirs. C'est en couvrant de fleurs les chaînes dont nous surchargeons la multitude que nous les rendrons supportables.

MINUTIUS.

Il faut éloigner sur-tout de nos murs ces philosophes dangereux, ces ennemis jurés de la tyrannie qui font tous leurs efforts pour propager au loin des principes d'égalité politique, de liberté civile et de raison universelle, incompatibles avec notre système. Ces hommes-là seraient une peste dans Rome ; et s'il en existe, il faut s'empressez de les sacrifier à la noble ambition qui nous anime.

SERVILIUS.

Il serait à propos d'immoler en secret tous les factieux qui ont l'audace d'improver l'administration actuelle : cela doit s'opérer par des voies obliques et détournées ; car en public il faut soigneusement observer les formes usitées de la justice.

DECILIUS.

Vous oubliez un point essentiel : si nous voulons bien cimenter notre puissance , il ne faut pas négliger d'attacher à nos principes les prêtres de *Jupiter* et de *Cérès* : vous connaissez l'ascendant qu'ils ont sur le Romain superstitieux.

APIUS.

C'est en combinant ces divers moyens que nous parviendrons à conserver la souveraineté , et à tenir nos sujets dans une soumission respectueuse ; mais tout cela suppose l'union la plus intime parmi nous. Le peuple recevrait avec plaisir notre démission : je présume que vous êtes charmés comme moi de garder le pouvoir dont nous sommes revêtus. Il serait donc à propos de resserrer les nœuds qui nous lient , par le serment le plus solennel.

CORNÉLIUS.

Je crois que nous sommes tous , à cet égard , du même sentiment.

(*En ce moment le Ciel s'obscurcit : la nuit devient très-sombre : des éclairs brillent par intervalles : et le tonnerre gronde dans le lointain.*)

A P I U S.

Vous voyez le poignard qui a percé par notre ordre le sein du plébéien *Siccus*, parce qu'il a eu l'audace de censurer notre administration : écoutez le serment que je vous propose :

« Dieux immortels du Ciel, de la Terre, et des Enfers, soyez les témoins de mes sermens. Au nom de celui qui fait gronder la foudre, au nom de la *Nuit*, de l'*Erèbe*, et de *Pluton*, je jure de ne jamais quitter l'autorité suprême que du consentement de mes collègues, et d'employer tous mes moyens, pour augmenter notre puissance. Que mon cœur soit mille fois percé de ce poignard, que mon nom soit livré pour toujours à l'opprobre, à l'infamie ; et que les cruelles Euménides me fassent souffrir dans le Tartare les maux réunis de *Salmonée*, d'*Ixion*, et de *Prométhée*, si je trahis jamais mon serment. »

(*Les Décemvirs répètent tous ensemble, d'une voix lente et lugubre, et au bruit presque continu du tonnerre, cette formule de serment : « Dieux immortels du Ciel, de la Terre et des Enfers, etc. »*)

(*A la fin du serment, l'orage éclate, les éclairs*)

*redoublent , et la foudre tombe avec fracas. Les
Décemvirs paraissent saisis de frayeur.)*

A P I U S.

Est - ce pour rejeter notre serment que Jupiter a lancé sa foudre ?... Les Dieux nous paraîtront plus favorables peut-être un autre jour. Demain à la même heure, nous pourrons continuer nos délibérations.

S C È N E I I.

VIRGINIUS, VIRGINIE.

*(La nuit est toujours très-sombre : on entrevoit
de tems en tems les objets à la lueur des
éclairs ; et les acteurs marchent en tâtonnant.)*

V I R G I N I U S.

LES gardes ont enfin disparu ; je puis maintenant entrer sous ces portiques.... L'odieux Décemvir a donc osé se saisir de la personne de Virginie.... Virginie dans la maison d'Apus !... Cette idée me fait frissonner d'horreur.... Que ma destinée est cruelle !... Dans ces circonstances désastreuses

mes amis n'ont pu me secourir.... C'est sans doute par l'ordre d'Apus qu'ils ont été dispersés....

(Il fait quelques pas d'un air rêveur.)

Le brave Icilius... Que sera-t-il devenu?... Quel tumulte dans les élémens!... Il y a autant de désordre dans mon cœur que dans la région des nuages. Ce tonnerre qui gronde dans les airs, ces sifflemens des tempêtes sont l'image fidelle des sentimens qui se combattent dans mon ame.... Une scène aussi lugubre plaît à mon imagination. O puisse la foudre qui sillonne les nues écraser le barbare Apus!... Mais.... Je ne dois penser qu'à sauver Virginie... Examinons de toutes parts.. Me voici dans le vestibule. Y aurait-il quelque moyen de pénétrer plus avant? Ne me sera-t-il pas possible de parler à ma fille?... Que ne puis-je rencontrer sur mes pas quelqu'un de nos tyrans ou de leurs satellites! Avec quel plaisir je plongerais ce fer dans son cœur!... Si j'étais assez heureux pour parvenir jusqu'à Virginie...

(Il entre dans une avenue.)

VIRGINIE, armée d'un poignard, habillée en homme, et entrant du côté opposé.

Dans ces lieux où règne le crime j'ai cependant

trouvé un homme , un garde même du D^écemvir , qui s'est intéressé à mon sort... Ce vêtement étranger qu'il m'a procuré , ne m'a pas été inutile... Il a favorisé mon évasion... Le poignard dont il vient d'armer mon bras pourra aussi servir à ma défense. A la lueur des éclairs , tâchons de retrouver la maison de mon père. Il doit être dans des perplexités cruelles... Si j'avais aussi le bonheur de retrouver Icilius... Allons... Une force inconnue m'excite et m'encourage. Si quelque vil esclave a l'audace d'arrêter mes pas , ce poignard le fera repentir de son imprudence. (*L'orage cesse.*)

VIRGINIUS.

Un profond silence règne de toutes parts... Il me sera , je crois , impossible de pénétrer dans l'intérieur de la demeure du tyran... J'entends quelque bruit... Approchons.

(*Virginus s'avance le sabre à la main.*)

Qui es-tu ? Parle.

VIRGINIE.

Quelle voix a retenti dans mon cœur !... Mon père !...

(*Virginie qui d'abord avait élevé son poignard , le jette , et s'élance dans les bras de son père.*)

VIRGINIUS.

Ma fille, ma chère Virginie !...

(Ils restent un instant embrassés, sans proférer une parole.)

C'est le Ciel qui te rend à mes vœux : viens, Virginie ; hâtons-nous de fuir ; sortons de ces lieux profanes ; l'air qu'on y respire est empesté.

SCÈNE III.

APIUS, CLAUDIUS.

(Ils s'avancent en regardant autour d'eux : Claudius porte un flambeau.)

APIUS.

C'est sans doute par-là qu'elle s'est évadée : elle a eu l'adresse de tromper la vigilance de ses gardes... Voilà un incident bien fâcheux.

CLAUDIUS.

Seigneur, que cela ne vous fasse aucune peine. Demain matin elle sera obligée de paraître devant votre tribunal : elle ne peut

pas vous échapper. J'ai en ma disposition deux témoins qui déposeront tout ce que vous voudrez.

A P I U S.

Oui, tout cela va fort bien ; mais, réflexion faite, j'aurais préféré une voie plus détournée, plus obscure, à ce jugement public. Qui sait s'il n'excitera pas quelque effervescence ? Tu n'ignores point que le peuple est à craindre. J'avais imaginé un moyen plus facile de la soustraire à ses parens. . . Mais enfin puisque le sort le veut, nous emploierons notre dernière ressource.

(Il réfléchit un moment.)

C L A U D I U S.

Oh ! sans doute : cette ressource est infail-
lible.

A P I U S.

Ecoute, Claudius : Icilius est enfermé par mon ordre dans la prison de ce palais : ce serait une chose merveilleuse, si nous pouvions l'engager à déposer en notre faveur. Tu sens le bon effet que produirait son témoignage. . . Il faut l'aller trouver. Tu lui promettras, de ma

part, la liberté et des honneurs, s'il répond à nos desirs ; et tu lui feras redouter mon ressentiment, s'il rejette notre proposition.

C L A U D I U S.

Voilà une idée très-heureuse : elle annonce, Seigneur, l'inépuisable fécondité de votre esprit.

A P I U S.

Cet homme est en mon pouvoir : il sera charmé, peut-être, de trouver l'occasion de briser ses chaînes. Mais, quand nous tiendrons de lui un témoignage favorable, je verrai ce que j'aurai à faire. Tu sens quelle aversion nous devons avoir pour ce Républicain.

C L A U D I U S.

Vous avez raison, Seigneur ; l'existence d'un tel homme est un fardeau pour l'état : Icilius serait constamment le censeur de vos opérations.

A P I U S.

Il me vient d'autres idées. . . Viens ; nous allons nous occuper de cet objet.

A C T E I I I.

(*Le Théâtre représente une prison.*)

SCENE PREMIÈRE.

ICILIUS *seul, les mains enchaînées.*

ME voilà donc enfermé dans ces réduits sombres, qui ne devraient s'ouvrir que pour le crime. L'atroce despotisme exerce sur moi sa vengeance. Icilius, l'ancien Tribun du peuple, est précipité dans un cachot. Ces voûtes ténébreuses, la pâle lueur de cette lampe, ces chaînes suspendues aux murs, quels objets si lugubres. . . Dieux immortels, ai-je mérité le sort qui me poursuit ? Voilà les effets de l'impitoyable despotisme. . . Il ose persécuter l'innocence timide ; etsi l'ami de la vertu oppose quelque résistance à l'oppression, il est traité comme un vil scélérat. Ce que j'ai dit du pouvoir des tyrans se vérifie par mon exemple. Resterai-je long-tems dans ces lieux ? . . . Ciel ! quelle perspective j'apperçois dans l'avenir ! . . . Mon ame est oppressée : une sueur

glacée se répand sur mon corps : le chagrin m'enveloppe d'un voile plus noir que la nuit du Tartare. . . . Icilius , loin de toi ces idées trop sombres : n'est-ce pas pour Virginie que tu souffres ? . . . Oui , céleste Virginie , ton souvenir me console. Tu seras sensible à mon malheur : peut-être en ce moment tu pleures : c'est l'absence , c'est la captivité de ton amant qui te fait verser des larmes. . . . Virginie , Virginie ! un seul de tes regards pourra me faire oublier un siècle de souffrances. Mais , charmante Virginie , es-tu maintenant délivrée des poursuites du féroce Apius ? . . . Dieux ! si je perdais Virginie. . . . Si dans les bras de son infâme ravisseur. . . .

SCENE II.

ICILIUS, UN GARDE de la prison.

LE GARDE.

Voici une lettre qui vous concerne , et à laquelle il est nécessaire de répondre incessamment.

ICILIUS.

Donne.

(Le

(*Le Garde remet la lettre. ICILIUS lit :*)

« La renommée annonce que vous êtes ins-
 » truit de la véritable origine de Virginie. On
 » assure que vous savez depuis long - tems
 » qu'elle est la fille d'une Esclave de Claudius.
 » Si vous témoignez par écrit en faveur de ce
 » fait, vous devez vous attendre aux preuves
 » éclatantes de l'estime généreuse des Décem-
 » virs. Du fond d'un cachot vous passerez su-
 » bitement au faite des honneurs et de l'opu-
 » lence ; mais si vous gardez sur cet objet un
 » silence coupable, craignez l'animadversion
 » des Gouverneurs de Rome. »

(*ICILIUS réfléchit profondément.*)

LE GARDE.

Quelle est votre réponse, Icilius ?

ICILIUS.

Ma réponse !... le silence et le mépris.

SCENE III.

ICILIUS, *seul.*

INFORTUNÉE Virginie , à quelles mains le
 destin vient de te livrer !... Je le vois. . .

D

On a formé le projet de nous séparer pour toujours.... Quels moyens ces hommes atroces veulent mettre en usage!... Faut-il renoncer à la douce espérance de revoir tes attraits enchanteurs!...

SCENE IV.

A P I U S , I C I L I U S .

A P I U S .

Ainsi donc votre âpreté mettra sans cesse des obstacles à notre bienveillance. Lorsque le glaive des loix est sur le point de s'appesantir sur votre tête coupable, ma main indulgente voudrait l'arrêter, et vous ne craignez point de détruire le sentiment de pitié qui s'élève dans mon ame.

I C I L I U S .

A travers le voile dont vous vous couvrez à mes yeux, je sais reconnaître le principe secret qui vous excite. La pitié serait une injure pour moi : ce n'est que la justice que je reclame. Si les loix, organes de la raison publique, me déclarent coupable, je courberai ma tête,

sans le moindre murmure , sous le glaive dont elles sont armées.

A P I U S.

Vous n'oubliez pas , sans doute , que vous êtes coupable d'un meurtre , et que les loix s'expliquent clairement sur cet objet.

I C I L I U S.

La justice éternelle nous dit qu'on peut repousser par la force , une force illégale.

A P I U S.

Les loix prononcent qu'il faut respecter l'autorité ; et vous avez eu l'audace de vous opposer à ses ordres.

I C I L I U S.

Les loix prononcent qu'il faut respecter l'autorité légitime ; et moi je ne me suis opposé qu'à la force arbitraire.

A P I U S.

Vous êtes condamné par les Gouverneurs de Rome.

I C I L I U S.

Je n'ai pas de peine à le croire ; mais je ne le serai point par la puissance souveraine qui est le Peuple Romain.

A P I U S.

Nous avons reçu du Peuple le pouvoir de
juger les Citoyens.

I C I L I U S.

Depuis les Ides de Mai vos pouvoirs sont
expirés : d'ailleurs dès que les Gouverneurs
d'un Empire , n'écoulant que les insinuations
perfides de l'intérêt particulier , deviennent
les oppresseurs de la liberté publique , les Ci-
toyens ont le droit de donner au Corps social
une organisation nouvelle.

A P I U S.

Voilà des principes bien séditieux.

I C I L I U S.

Ils ne sont pas favorables aux tyrans ; mais
ils sont les conservateurs des droits des Nations.

A P I U S.

Icilius , serez vous toujours l'ennemi de vous-
même ? Je pensais que la lettre que vous avez
reçue vous inspirerait le desir de voir briser
vos chaînes. Si vous aviez répondu d'une ma-
nière satisfaisante , la gloire , les honneurs ,
l'opulence auraient embelli les jours d'Icilius.

I C I L I U S.

La lettre dont vous me parlez m'a confirmé dans la connaissance que j'avais de la morale atroce des despotes. Voilà quels sont les principes des tyrans : ils trouvent fort naturel qu'on se couvre d'opprobre pour leur bon plaisir , et qu'on leur en témoigne ensuite la plus grande obligation. Apprenez , Apius , que la véritable gloire n'est jamais la compagne du crime : loin de moi les honneurs que suivraient les remords. Ce n'est pas dans l'ame d'Icilius que vous ferez germer les principes iniques des Décemvirs. Vous pouvez choisir pour agens de vos projets sinistres , des hommes tels que Claudius.

A P I U S.

C'est trop me contraindre : vous venez d'abuser de mon excessive indulgence. Vous êtes indigne de mes bontés. . . . Vous nourrissez dans votre cœur une haine farouche contre l'autorité suprême. Vous avez eu même l'audace de sortir envers moi des bornes du respect : eh bien , insolent jeune homme , tu éprouveras toute ma sévérité. Tu subiras bientôt le châtimement réservé aux individus coupables.

bles de sédition et d'homicide. Je t'abandonne, misérable, au sort affreux qui t'attend.

ICILIUS.

C'est le comble de la bassesse, d'oser m'insulter dans l'état où je me trouve. Si tu n'étais pas le plus vil des hommes, tu ne viendrais pas m'outrager lorsque je suis dans les fers. J'ai pour tes menaces le même mépris que pour tes promesses. Tu as beau faire : tu ne pourras jamais m'avilir. Icilius est plus grand dans les chaînes que tu ne le seras jamais sur le trône. Tu peux me faire souffrir ; mais tant qu'il me restera un souffle de vie, tu ne pourras m'ôter le courage de braver ta haine et ta férocité. Je vois sans émotion la hache homicide suspendue sur ma tête. Je sais que tu ne feras aucune difficulté de te souiller d'un nouveau crime : tu ne connais plus les remords : un assassinat de plus ne te coûtera pas beaucoup. . . . Mais j'ose te prédire que tu subiras bientôt le sort réservé à tes forfaits.

APIUS, *à part.*

Cet homme là m'étonne ; il porte l'effroi dans tout mon être.

SCÈNE V.

ICILIUS, - *seul.*

LE scélérat !... Non content de me charger de fers , il voudrait m'arracher l'estime de moi-même : il voudrait m'avilir à mes propres yeux : il serait charmé de m'enlever ce sentiment intime qui fait toute ma consolation. Avec quel plaisir il verrait ma main guider le poignard dont il veut percer le cœur de Virginie !... Mais tes efforts sont inutiles , barbare Apius : j'aime mieux supporter le poids des chaînes que le dard du remord....

SCÈNE VI.

ICILIUS, VIRGINIE, VIRGINIUS,
LE GARDE de la prison.

LE GARDE, *examinant avec complaisance
une bourse qu'on vient de lui donner.*

Avec de pareils moyens on se fait ouvrir
par-tout... Ma foi... la gratification est bonne...

D 4

Icilius, voilà une jeune Dame qui vient vous parler.

ICILIUS.

Une jeune Dame !

VIRGINIE.

Icilius !...

ICILIUS,

Virginie !...

(VIRGINIE s'évanouit dans les bras d'ICILIUS.)

Ma chère Virginie....

VIRGINIE, *d'une voix faible et entrecoupée de soupirs.*

Mon ami, dans quels lieux, dans quel état
tu t'offres à mes regards !

(Elle paraît s'évanouir encore.)

ICILIUS.

Au nom de notre amour, sensible Virginie,
ne vous abandonnez point à la douleur. Portez
vos regards sur le fidèle Icilius : dites qu'il est
aimé de Virginie ; et ce seul mot lui fera oublier
tous ses chagrins. Ouvrons nos cœurs à la douce
espérance : la vertu ne saurait être toujours

malheureuse. Autrefois, adorable Virginie, vos discours m'inspiraient du courage....

(à part.)

Il faut chercher à la consoler ; elle n'est pas instruite peut-être des cruelles menaces d'Apus.

VIRGINIE, *avec l'expression d'une sensibilité profonde.*

Si les malheurs ne tombaient que sur moi, j'aurais plus de force peut-être.... Mais je te vois le plus infortuné des hommes ; et c'est moi qui en suis la cause. Icilius, que cette pensée est déchirante pour la fidelle Virginie ! Non... je ne saurais long-tems supporter cette idée : le ciel me délivrera d'une vie qui sert seulement à obscurcir les jours des personnes qui me sont les plus chères.

ICILIUS.

L'intérêt que vous prenez à mon sort excite en moi les plus vifs sentimens de gratitude. J'oublie tous mes malheurs, puisque je suis aimé de Virginie.

VIRGINIE.

Les nouvelles les plus sinistres ont frappé

mon oreille. Le cruel Apius irrité contre toi...
Je ne saurais poursuivre.

(Elle garde un moment le silence , et fixe Icilius
de la manière la plus expressive et la plus
touchante.)

Je le vois , Icilius ; nous ne serons jamais heureux sur la terre.

ICILIUS.

Je vous ai entendue , Virginie. . . . Je saurai braver les coups du sort , et mourir sans me plaindre. Je vous reverrai un jour , chère moitié de moi-même. Nous trouverons le calme et la félicité au delà des bornes de cette vie....

(VIRGINIUS paraît sans être apperçu d'ICILIUS et VIRGINIE : il reste un moment les bras croisés , et considère en silence les deux Amans.)

Quels charmes peut avoir la terre pour des ames vertueuses ? Elle est le séjour de l'injustice et de la mauvaise foi. Dans l'asyle des ombres fortunées , nous serons unis par des liens indissolubles : nous n'aurons pas à craindre les tyrans , et notre amour sera inaltérable.

VIRGINIUS, à part.

Quel spectacle pour un père ! il faut que

je me retire. Cette vue déchire mon cœur.

(Les deux Amans apperçoivent VIRGINIUS :
Ils s'embrassent tous avec transport.)

Mes chers amis. . . .

ICILIUS.

Virginus ! . . .

VIRGINIE.

Mon père ? . . .

(Ils restent un instant dans les étreintes et
l'abandon de l'amitié la plus vive.)

SCÈNE VII.

NUMITOR, VIRGINIUS,
ICILIUS, VIRGINIE.

NUMITOR.

MES amis, on est déjà assemblé sur la place publique. Par ordre des Décemvirs, Virginus et Virginie sont sommés de comparaître. Il faut venir promptement : on n'attend que l'arrivée du Juge. Il y aurait du danger à ne pas obéir. Le Peuple demande qu'on prononce

définitivement sur votre affaire : Claudius fait tous ses efforts pour persuader la multitude ; et vos parens cherchent à faire triompher la vérité. Allons , mes bons amis, venez ; il faut espérer qu'on nous rendra justice.

VIRGINIUS.

Adieu , mon cher Icilius.

VIRGINIE.

Mon bon ami. . .

ICILIUS.

Adorable Virginie. . .

(NUMITOR emporte VIRGINIE. VIRGINIUS, d'un air consterné , suit NUMITOR et sa fille.)

A C T E I V.

*(Le Théâtre représente une place publique
où l'on remarque le palais d'Apus.)*

SCÈNE PREMIÈRE.

A P I U S , sur son Siège de Juge ;
V I R G I N I U S , N U M I T O R ,
V I R G I N I E , C L A U D I U S , Licteurs,
plusieurs Citoyens Romains.

C L A U D I U S .

C L A U D I U S , Citoyen Romain, reclame devant cet auguste Tribunal, une jeune fille qui est entre les mains de Virginius. C'est sans aucun fondement que ce particulier prétend en être le père. Elle a pris naissance dans ma maison d'une de mes esclaves. Elle a été ensuite frauduleusement transportée de chez moi auprès de la femme de Virginius qui était stérile, et qui, pénétrée de douleur de se voir sans enfans, l'a supposée pour sa fille, et comme telle

l'a nourrie dans sa maison. Voilà l'esclave elle-même dont je viens de parler, et qui par son aveu rendra ce fait incontestable. Je demande donc que, par sentence définitive, cette jeune esclave soit promptement rendue à son maître.

A P I U S *aux témoins.*

Pouvez-vous témoigner sur le fait énoncé par Claudius ?

L' E S C L A V E.

J'affirme que ce fait est vrai, et que j'ai remis Virginie entre les mains de Numitoria, femme de Virginius.

D E U X I È M E T É M O I N.

J'atteste que cette déclaration est vraie.

V I R G I N I U S , *du ton de l'indignation.*

Citoyens, c'est ici la trame d'iniquité la plus noire qui soit jamais entrée dans l'esprit humain. Quoi ! on ose affirmer que je ne suis pas le père de Virginie ! On veut m'enlever une fille qui fait seule ma consolation ! Citoyens, vous ne permettrez point l'exécution de ce crime... Combien les moyens des méchans

sont absurdes ! Après quinze années de silence , Claudius fait sa réclamation : il ôse assurer que ma femme était stérile , et qu'elle a élevé la fille d'une esclave , tandis qu'il existe plusieurs de ses anciennes compagnes qui attesteront le contraire , puisqu'elles se sont trouvées dans l'appartement de mon épouse lorsqu'elle a donné le jour à Virginie. Tous les voisins de mon habitation savent que Virginie a été constamment élevée sous les yeux de ses parens , et qu'elle a été allaitée par mon épouse elle-même. . . Ah ! sans doute , Virginie est ma fille ; et le vif intérêt que je prends à son honneur , le soin avec lequel j'ai veillé constamment à son éducation , et le vif chagrin que produisent en moi les prétentions de Claudius sont pour les ames honnêtes une preuve sensible de la justice de ma cause. Apûs , je vois ici une foule de personnes qui attesteront la vérité de mon assertion.

U N T É M O I N .

Je parle ici au nom de tous les parens de Virginius , et des anciennes compagnes de son épouse. Ils affirment tous , ainsi que moi-même , que ce citoyen a dit la vérité , et que Virginie est sa propre fille.

A P I U S.

Après avoir entendu les moyens des uns et des autres, je prononce que la jeune fille est née réellement d'une esclave, et qu'elle sera remise entre les mains de Claudius, son véritable maître.

V I R G I N I U S *avec force.*

C'est ainsi, citoyens, qu'on foule aux pieds toutes les loix : rien n'est sacré pour ces hommes iniques. Non contents d'attenter à notre liberté, à nos fortunes, on assassine notre honneur ; on veut couvrir d'opprobre nos femmes, nos enfans. Mes compatriotes, ma cause vous est personnelle ; elle intéresse tous les citoyens. Je suis aujourd'hui la victime qu'on sacrifie ; demain peut-être vous subirez le même sort : ouvrez vos cœurs à la pitié, à l'humanité, à la justice. Voyez le plus infortuné des pères auquel des scélérats veulent enlever une fille qui fait seule son bonheur. Puisqu'il faut que je m'explique, je dois vous dire que le juge a conçu pour Virginie une passion criminelle ; et cet homme barbare agit de concert avec le vil personnage qui vient de la réclamer. C'est ce que j'offre de prouver.

(II

(Il se fait quelque mouvement dans la multitude.)

A P I U S.

Licteurs , écarter le peuple , et emmenez Virginie dans la maison de Claudius.

V I R G I N I U S.

Homme impitoyable, viens plutôt t'abreuver de mon sang. (*A part.*) Quelle pensée s'élève dans mon ame ! . . . Oui, j'aimé mieux la voir mourir que vivre dans l'infamie.

(*Les Gardes se disposent à s'emparer de Virginie ; et Virginius dit à haute voix :*)

Je demande au Dcéemvir Apius qu'il me soit permis d'interroger un moment en particulier ma fille avec sa gouvernante , afin que si de nouveaux éclaircissemens me font connaître que je ne suis pas le père de Virginie , j'aïlle rejoindre l'armée avec moins de chagrin.

A P I U S.

Ma bonté me porte encore à vous accorder cette permission.

(*Virginius , Virginie et sa gouvernante se placent à un côté du théâtre.*)

V I R G I N I U S , avec l'accent gradué de la douleur et du désespoir.

Ma chère fille, il faut ici s'armer de force et

E

de courage. Tu vois quel sort on te prépare. La servitude, l'avilissement et l'opprobre seraient ton partage... Il faut tromper l'espoir de ces vils scélérats... Il faut que ces bêtes féroces soient frustrées dans leur attente... Je le sais : tu préfères la mort à la honte... Et dans une position aussi affreuse, on doit regarder le trépas comme un bienfait du Ciel... Il n'y a pas un moment à perdre... On veut te couvrir d'infamie... Virginie, il faut mourir... Ma chère fille, pardonne... Juste Ciel ! mon esprit s'égare... Un noir délire...

(Apius fait un signe : deux Licteurs s'approchent pour s'emparer de Virginie.)

Les tigres... Ils sont las d'attendre leur proie... Voilà, ma fille, le seul moyen de conserver l'honneur.

(Il frappe d'un poignard Virginie , et s'écrie avec les gestes et les mouvemens brusques du désespoir.)

Dieux ! qu'ai-je fait ?... J'ai tué ma fille !... Hommes atroces, c'est vous qui lui avez plongé le poignard dans le sein...

(En s'adressant au Décemvir.)

Par ce sang innocent, monstre exécrable,

je dévoue ta tête à toutes les furies de l'Enfer...

(On emporte le corps de Virginie ; Apius frappé de terreur se retire avec précipitation.)

SCÈNE II.

NUMITOR, quelques Citoyens.

NUMITOR.

VOILA, Citoyens, quels sont les effets de la tyrannie... Ne le perdons point de vue, le malheureux Virginus : sauvons-le du désespoir... Je vois que le tems est venu d'affranchir Rome de ses fers.

SCÈNE III.

VIRGINIUS, seul.

(Il entre d'un air égaré, s'assied sur un banc, et reste quelque tems la tête appuyée sur une de ses mains, sans proférer une parole : il regarde ensuite le Ciel, fait un soupir, et dit d'une voix altérée par le chagrin :

C'EST donc toi, malheureux ! toi, le père de

Virginie, qui lui as enfoncé le poignard dans le cœur : c'est toi qui lui as arraché la vie. La voilà, cette main, qui a ôsé se souiller du sang le plus pur... Je le vois, le poignard qui a déchiré son sein.

(Avec explosion.)

Dieux ! il est encore rougi du sang de ma fille !...

(Il se leve brusquement.)

Fatal instrument de mon crime, viendras-tu toujours blesser mes regards ?

(Il prend le poignard et le jette loin de lui.)

Virginie, Virginie, ma fille !... Est-ce bien vrai que j'ai tué ma fille ?... Que je me suis abreuvé de son sang... Aucun de mes amis ne s'est opposé à mon désespoir, à ma frénésie !... Une main secourable n'a pas arrêté mon bras homicide !... Cruels, rendez-moi ma fille...

(Fixant ses regards vers l'endroit où il a tué Virginie.)

Virginie, Virginie... Je la vois... Elle est là : ses cheveux épars, se démarche chancelante, ses soupirs douloureux, ses larmes... Ce regard qui me tue... Tout se retrace à mon esprit... Et ce souvenir déchire mon âme.

Virginie faisait tout mon bonheur ; elle n'est plus ; je l'ai perdue. Que ferai-je maintenant sur la terre ? . . . Le féroce Apicius . . . Pourquoi n'a-t-il pas lancé sur moi un arrêt de mort ? Il aime mieux me laisser à mon désespoir . . . Non . . . Je ne saurais supporter la vie : elle est un poids qui m'accable. La Nature se présente à mes regards sous les couleurs les plus sombres : l'Univers me paraît enveloppé d'une voile funèbre , et j'entends la mort qui m'appelle dans les sentiers ténébreux du Tartare . . .

(*Avec un élan de sensibilité.*)

Juste Ciel ! je verrai ma fille me reprocher ma barbarie ! . . .

(*Il garde un moment le silence.*)

Mais . . . que dis-je ? Me suis-je réellement souillé d'un crime ? J'ai mieux aimé perdre Virginie que la voir déshonorée. L'homme d'une vertu austère pourra-t-il me blâmer ? Non . . . Je dois vivre pour me venger du tyran , du mortel odieux qui voulait corrompre ma fille : je dois vivre pour procurer la liberté à ma patrie . . . Réflexions inutiles . . . Que puis-je faire dans l'état où je me trouve ? Je n'entends , je ne vois que Virginie : son image me poursuit avec une activité inconcevable . . . Mon esprit

est agité par un flux et reflux de pensées... La douleur se fait sentir dans tout mon être : je ne me connais plus... Juste Ciel, délivrez-moi d'une situation si violente !

(Il s'assied, et appuie la tête sur une de ses mains.)

SCÈNE IV.

VIRGINIUS, NUMITOR.

NUMITOR.

LE voilà le malheureux Virginus... Père infortuné !... Quels traits douloureux ont fait saigner son cœur !... Que ne puis-je adoucir sa blessure !...

VIRGINIUS, *levant la tête d'un air égaré.*

Qu'as-tu fait de Virginie ? N'était-elle pas avec toi ? Où est donc ma fille ?... Numitor, ne me demandes point ma fille... Pourquoi n'as-tu pas emmené Virginie ?... Grands Dieux !... ma raison s'égaré... Pardonne-moi, mon ami, pardonne un père accablé par la douleur... J'ai le plus grand besoin des soins consolateurs de l'amitié.

SCÈNE V.

VIRGINIUS, NUMITOR,
Citoyens Romains, etc.

(Le corps de Virginie, vêtu de blanc et couronné de fleurs, est élevé sur un lit orné de guirlandes : une écharpe couleur de pourpre désigne la blessure de Virginie. Ce lit porté par quatre jeunes hommes également vêtus de blanc, est précédé de plusieurs Dames Romaines en cheveux longs et en robes noires avec des ceintures blanches, et il est suivi d'une multitude de citoyens. Des Soldats Romains tenant leurs piques renversées, ouvrent la marche, et s'avancent au son d'une musique sourde et lugubre.)

VIRGINIUS, *s'approchant du corps de Virginie.*

MANES de Virginie, si ma voix peut parvenir jusqu'à vous, si vous avez quelque influence sur l'esprit des mortels, écoutez le plus infortuné des pères ; oubliez, s'il est possible, le fatal moment où l'honneur m'arma du poignard qui trancha les jours de ma fille : éloignez de mon cœur le noir chagrin qui le consume : inspirez aux Romains la force de briser leurs

chaines, et portez les remords et l'effroi dans le cœur de leurs tyrans.

Et vous, mes Concitoyens, ne m'imputez point un crime dont le féroce Apius s'est rendu seul coupable. Vous seriez injustes envers moi, si vous me regardiez comme le meurtrier de ma fille. Les jours de Virginie auraient été pour son père plus précieux que les siens, si elle avait pu, en conservant la vie, conserver la liberté et l'honneur; mais lorsque j'ai vu qu'on l'entraînait comme une esclave, pour la livrer à la passion du Décemvir, j'ai cru qu'il valait mieux la dévouer à la mort qu'à l'infamie. Oui, Citoyens, c'est par pitié, c'est par tendresse que j'ai paru cruel; et je n'aurais pas survécu d'un jour à la chaste Virginie, si je n'avais conservé l'espoir de voir les Romains m'accorder leur secours, pour venger sa mort d'une manière éclatante. Vous avez des sœurs, des épouses; vous avez peut-être quelqu'autre Virginie; craignez le malheur qui vient de m'arriver. Croyez-vous que la passion lubrique d'Apius soit morte avec ma fille? Non; elle peut à chaque instant renaître, et porter dans vos familles la désolation et la honte. L'impunité la rendra plus audacieuse. Le sort que j'éprouve doit donc vous indiquer les précau-

tions qui vous sont nécessaires. Pour moi, je suis depuis long-tems privé de mon épouse ; ma fille ne pouvant éviter l'opprobre qu'en perdant la vie, a souffert une mort funeste, mais glorieuse. Le farouche Apius ne peut désormais exercer sa rage que contre moi-même : mais je ne crains point ses fureurs ; je brave ses menaces ; et si les excès du pouvoir illimité n'occasionnent point une révolution soudaine, si je ne vois pas bientôt l'auguste liberté renaître parmi mes concitoyens, la main qui a privé du jour l'adorable Virginie précipitera son père dans la nuit du tombeau.

UN CITOYEN ROMAIN.

Nous prenons le plus vif intérêt à ta destinée ; la mort de Virginie est une calamité publique ; et tu es témoin du deuil général qu'a produit ton infortune.

N U M I T O R.

Vous le voyez, Romains, les loix sont muettes ; la tyrannie la plus odieuse vient d'appesantir son sceptre de fer sur nos têtes. Citoyens, j'ai contracté l'obligation de vous parler avec franchise, puisque vous m'avez honoré quelquefois de votre confiance. Qu'est

devenue la noble fierté du Peuple Romain ? Quoi ! vous courbez la tête sous le joug flétrissant des Décemvirs ! Le souvenir de vos ancêtres ne vous fait-il pas rougir de honte ? N'est-ce plus le sang généreux des *Horace*, des *Clélie*, des *Mucius Scévola* qui coule dans vos veines ? Est-ce donc là ce Peuple qui devait commander à l'Univers ? Auriez-vous perdu la mémoire des destinées glorieuses auxquelles vous pouvez aspirer ? Ouvrez les yeux, mes Compatriotes ; voyez l'état déplorable de la Cité. On n'ose plus prononcer les beaux de liberté, de patrie : on ne parle plus des mœurs simples et franches de nos pères : des faisceaux, des haches, des phalanges de licteurs s'offrent par-tout à nos regards : le système des Décemvirs devient sans cesse plus oppresseur : les hommes les plus respectables sont poursuivis par des jugemens iniques : tous les jours quelque nouvelle victime expire sous le glaive du pouvoir absolu : la méfiance et la terreur s'emparent de tous les esprits : un grand nombre de citoyens honnêtes abandonnent cette capitale ; et la ville de Rome, jadis si florissante, sera bientôt semblable à une région dévastée par le feu de la guerre. . .

Pourquoi les Décemvirs n'ont-ils pas abdiqué

leur pouvoir aux ides de mai , comme il était prescrit par nos conventions et leur promesse solennelle ? Citoyens , vous n'avez de ressource que dans votre courage : ne perdez pas un moment : entendez la voix touchante et sublime de la patrie : elle vous fait l'énumération des maux que lui a causés le despotisme , et vous exhorte à conquérir la liberté. Mes Concitoyens , si je cherche à ranimer votre antique énergie , ce n'est point pour vous porter à une aveugle licence. Dans le tems même d'une insurrection devenue nécessaire , les Romains ne doivent pas s'écarter de cette dignité majestueuse qui convient à la première nation du monde. Je crois entrevoir les signes d'une émotion généreuse. Romains , n'éteignez point ce feu renaissant du patriotisme ; portez pour la dernière fois vos regards sur la chaste Virginie : considérez cette victime du pouvoir tyrannique : jetez les yeux sur le plus infortuné des pères , qui vous demande vengeance du meurtre de sa fille.

U N C I T O Y E N R O M A I N .

Courageux défenseurs du Peuple , nous sommes prêts à combattre ; et nous allons

voler sur vos pas à la mort ou à la victoire.

VIRGINIUS.

Romains, j'en jure par les mânes de Virginie ;
suivez-nous avec confiance ; et les Dieux vous
rendront le bonheur et la liberté.

{ Cet entr'acte doit être de très-peu de durée. }

A C T E V.

(*Le Théâtre représente le vestibule du palais d'APIUS.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Quelques files de Soldats passent sur le Théâtre.*)

CLAUDIUS.

QUELS mouvemens, quel tumulte dans Rome ! Le cri de la liberté a retenti de toutes parts : je crains bien que la puissance des Décemvirs soit renversée pour toujours.

(*On entend le cliquetis des armes, le son des trompettes et des clairons. CLAUDIUS prête attentivement l'oreille : il paraît inquiet, et court tantôt à une avenue, tantôt à une autre, pour observer ce qui se passe au-dehors.*)

Où fuir ? comment échapper à l'indignation du peuple ? ... Aucun Citoyen n'ignore que j'étais un courtisan privilégié d'Apus. J'ai entendu sur mon passage les imprécations de la

multitude. On lançait sur moi des regards de fureur : je suis accusé d'avoir été l'agent du despotisme.... Comme l'avenir se peint en noir à mes yeux éperdus.... La foudre gronde sur ma tête ; peut-être va-t-elle m'écraser.... Je croyais avoir étouffé les remords ; ils se réveillent tumultueusement dans mon ame.... Il est vrai... j'ai été l'instrument du crime , l'ennemi de mes concitoyens , le fauteur de la tyrannie.... J'ai aiguisé le poignard qui a percé le sein de la fille de Virginius.... S'il existait des Dieux vengeurs.... Oh ! loin de nous cette pensée.... J'apperçois le Décemvir Apius.... Comme ses yeux sont égarés.... Je frissonne....

SCÈNE II.

A P I U S , C L A U D I U S .

A P I U S .

Tu oses t'offrir à mes regards , ô le plus vil des hommes !....

(Avec le ton d'une ironie amère.)

Tu vois le résultat de nos belles opérations.... Que fais-tu dans ces lieux ?.... Viens-tu

m'enyvrer encore du poison de la flatterie?...
 Reptile odieux, va te cacher dans la fange...
 Fuis... Que ta présence ne vienne plus tour-
 menter ma vue... Ma destinée est affreuse;
 mais tu éprouveras bientôt, sans doute, le
 sort que tu mérites.

CLAUDIUS.

Seigneur....

APIUS.

Je te vois encore devant moi !...

(*Claudius s'éloigne d'un air consterné.*)

SCÈNE III.

APIUS, un GARDE.

APIUS *à part.*

Ainsi le peuple triomphe... Virginius, Ici-
 lius, Numitor vont m'accabler de leur mépris..
 Ils se disposent peut-être à exercer sur moi
 toute leur fureur... Je me souviens qu'Icilius
 a osé me braver même dans sa prison.....
 Comme il va se réjouir de mes revers... mais
 cet homme audacieux est encore en mon pou-

voir... Que dois-je faire?... Oui... Je sens la soif de la vengeance... Il doit mourir. Je veux qu'il exhale en ma présence son ame in-traitable et farouche; je veux le voir lutter, je veux le voir aux prises avec la mort.

(*haut.*)

Garde! vous irez annoncer à Icilius que Virginie n'existe plus; et qu'il est condamné lui-même par les Décemvirs à boire la ciguë: c'est ici qu'il a commis son crime; c'est ici qu'il subira sa peine. Vous placerez aussi des sentinelles aux avenues de ce vestibule. Vous répondrez sur votre tête de la prompte exécution de cet ordre.

SCÈNE IV.

A P I U S *seul.*

(*Il marche quelque tems en silence, et avec précipitation: puis, il resté immobile et les bras croisés.*)

ME voilà donc déchu de ma puissance: le voile du prestige est tombé: le peuple a brisé le joug dont je l'avais chargé... Rentre en toi-même: ose te considérer un moment....

Apus

Apus, tu frissonnes d'horreur... Le souvenir de tes crimes porte l'effroi dans ton âme... Homme barbare !... En cet instant même tu veux sacrifier à ton ressentiment un citoyen vertueux ; tu veux être témoin de ses derniers soupirs !... Quelle anxiété ! Quels remords !... Semblables au vautour de *Prométhée*, ils dévorent, ils déchirent mon cœur. Toutes les parties de mon être éprouvent une impression douloureuse. Le souvenir des maux dont j'accablais les citoyens, ce souvenir me poursuit et me glace d'épouvante.

(*Il marche un instant, à pas précipités, sans proférer une parole.*)

Quel moment terrible !... Il faut donc que je renonce à la vie... C'est le dernier jour, la dernière heure... Elle sonne pour moi, cette heure fatale... Il faut que je me délivre moi-même du poids de mon existence... Je serai bientôt dans l'empire des morts ; je paraîtrai devant des juges redoutables ; je serai cité comme un tyran infâme, comme l'oppresseur de la liberté publique... O désespoir ! Des supplices plus affreux que ceux de *Tantale*, d'*Ixion*, de *Salmonée*, voilà peut-être le sort qui m'est réservé.

(Avec l'agitation croissante d'un homme en frénésie.)

Dieux ! je crois entendre les clameurs plaintives des victimes de ma barbarie... Où fuir... leur ombre qui me poursuit... Loin de moi, fantômes redoutables... Ciel ! l'ombre de Virginie, son ombre pâle et sanglante... Ah ! laisse-moi : je suis assez puni. C'est en vain que tu me tourmentes... Laisse-moi mourir... Je vais me livrer à la vengeance du peuple... Tout l'Enfer est dans mon cœur ; et je m'abandonne au pouvoir des furies.

(Il sort avec précipitation.)

SCÈNE V.

ICILIUS, Gardes.

ICILIUS, *avec l'accent d'un homme assailli par la douleur.*

QUELS souvenirs ces lieux retracent à ma mémoire !... Dieux immortels !... Elle n'est plus... Je ne verrai plus la belle Virginie. Le bruit de sa mort a retenti comme la foudre dans ma prison... Elle était trop vertueuse

pour rester parmi les mortels !... Ses pressentimens me l'annonçaient... Elle n'est plus : la chaste Virginie est dans le séjour des ombres... Eh bien, je vais la voir dans ces lieux paisibles : nous serons unis pour toujours... Je regarde comme un bonheur cet arrêt de mort que les féroces Décemvirs viennent de me faire annoncer.

SCÈNE VI.

ICILIUS, le Garde de la Prison.

ICILIUS.

CE moment est venu... Je vois la coupe empoisonnée.

LE GARDE.

Voilà le breuvage mortel que je suis chargé de vous présenter de la part des gouverneurs de Rome.

ICILIUS.

Donne.

(Le Garde remet à Icilius la coupe empoisonnée, et celui-ci la pose sur une table.)

Je suis donc la victime des Décemvirs... Ce

breuvage va faire couler la mort dans mon sein... La destruction paraît cependant bien terrible à la nature humaine... Icilius, tu craindrais de mourir !... Virginie n'est plus sur la terre, et tu regretterais la vie !. . Non, je trouverai le repos, le bonheur peut-être dans la nuit éternelle... Prenons vite ce breuvage qui me plongera dans le sommeil de la mort...

(Icilius prend la coupe et la porte à ses lèvres.)

SCENE VII.

VIRGINIUS, ICILIUS,
NUMITOR, quelques Citoyens
Romains.

VIRGINIUS.

RÉJOUISSÉZ-VOUS, Icilius...

(Icilius étonné pose la coupe sur la table.)

Nos tyrans sont dispersés : Apius et Claudius ne sont plus ; et l'étendard de la liberté flotte sur le Capitole. Viens, cher Icilius, viens te montrer aux regards du peuple.

ICILIUS.

Eh que ferais-je de cette liberté, puisque

j'ai perdu Virginie ? Barbares , rendez-moi Virginie... La vie est pour Icilius un poids insupportable.

(*Il prend l'attitude d'un homme absorbé par la douleur.*)

N U M I T O R , *avec véhémence.*

Rome est libre, et tu veux mourir... Est-ce là cet Icilius qui a été pendant long-tems l'intrepide défenseur du peuple Romain, et dont la voix tonnante faisait frissonner le crime ? Est-ce là cet Icilius qui nous parlait si souvent de liberté, de vertu publique?... Je ne vois ici qu'un homme sans énergie, qui se laisse accabler par la douleur. Crois-tu que le sort de la fille de Virginius n'ait pas fait aussi dans nos cœurs une blessure profonde ? Mais nous tirons un voile religieux sur le sombre tableau dont nous avons été témoins. Les Immortels ont demandé cette victime ; et c'est à ce prix qu'ils sauvent la République. Les bons citoyens ont entendu la voix majestueuse de la patrie, et se sont empressés d'aller à son secours : ils vont jouir de la liberté bienfaisante ; et toi, Icilius, tu veux mourir en ces lieux !... Viens, Icilius, viens te réunir à tes concitoyens : ils reverront avec la plus grande joie leur ancien

tribun... N'oublie point ce que tu fus autrefois, et ce que tu peux être : viens avec nous, je t'en conjure au nom de l'amitié, de la patrie et de la gloire.

I C I L I U S , *se levant brusquement.*

Oni, je vais vous suivre...

(*Du ton d'un homme inspiré.*)

C'est elle... Je l'ai vue : son image a frappé mes regards. Virginie m'inspire une force inconnue... Elle m'ordonne de vivre pour être encore le défenseur de mes concitoyens et la terreur des despotes.

(*Virginius, Icilius, etc. font quelques pas pour sortir.*)

N U M I T O R.

Mes amis, n'allons pas plus loin : nos concitoyens viennent en foule vers ces portiques.

SCENE DERNIÈRE.

(*Quelques citoyens environnent Icilius, et paraissent le féliciter. L'assemblée se forme ensuite en demi-cercle.*)

L'ORATEUR DU PEUPLE.

Je parle ici au nom du peuple Romain :

Honorables citoyens , la patrie n'oublira jamais vos efforts multipliés pour faire reparaitre parmi nous le règne de la justice : elle n'oublira jamais que votre courage et vos soins ont ramené la République expirante. Nous avons vu tomber l'hydre du despotisme ; et nous aurons le bonheur de n'être soumis qu'au joug salutaire de la loi. Nous bénissons la révolution heureuse qui nous rend des droits imprescriptibles. Nous allons donner à la République la forme la plus favorable à la prospérité commune. Rome est sauvée , et c'est à vous , généreux citoyens , qu'on doit en attribuer la gloire. Le peuple Romain se fera un devoir de témoigner à ses défenseurs son estime et sa reconnaissance : il nomme aujourd'hui pour tribuns Virginius , Icilius et Numitor , auxquels il va décerner les honneurs de la couronne civique.

(La pièce est suivie du couronnement des nouveaux tribuns , et d'une marche triomphale au bruit des fanfares militaires.)

F I N.

